

LENGOAIAREN JATORRIA ETA HIZKUNTZEN SAILKAPENAK

Karmele ROTAETXE AMUSATEGI

Hizkuntzalaritza Orokorren Unibertsitate-Katedraduna, EHU/UPV.

Lan hau hiru ataletan banatuta dago. Lehenak, frantsesez idatzia, Jean-Jacques Rousseau-ren *Essai sur l'origine des langues* liburua aztertzen du, forma literarioaren aldetik eta eduki semantikoaren aldetik. Bigarrenean, espainieraz idatzia, XVIII. mendean, hau da, Rousseau-ren garaian (eta aurrekoan ere) izan ziren ideiak –bai lengoaiaren jatorriaz eta bai hizkuntzen sailkapenaz– aurkezten dira Rousseau-renekin parekatzeko asmoz. Azkenez, hirugarren atalak, euskaraz idatzita, gure garaiko egoeraren berri ematen du. Bereziki, lengoaiaren jatorriak eta hizkuntzen sailkapenak amaitu berri dugun mendean eta oraingoan izan duten jarraipenaz arduratzen naiz. Ikusiko dira, gainera, zeintzuk diren urte hauetako hizkuntzalaritzaren kezkek, hizkuntzen aniztasunari dagokionez eta hizkuntzak elkar-hurbiltzeko zeintzuk diren ekimenak.

1 L'ESSAI SUR L'ORIGINE DES LANGUES DE JEAN- JACQUES ROUSSEAU

L'origine du langage et des langues a donné lieu à d'éternels débats, mal posés et mal résolus jusqu'au XIX^e siècle, où la linguistique, en tant que science du langage et des langues, a trouvé vain d'en discuter davantage et s'est tournée vers d'autres questions plus proches de ses intérêts. Si je reprends aujourd'hui le sujet c'est parce que je souhaiterais que ma contribution à ce livre, hommage à Jean Haritschelhar, soit mieux adaptée au goût littéraire

(plus que linguistique) de notre ancien Président et que l'*Essai sur l'origine des langues* de Jean-Jacques Rousseau semble me le permettre. Il s'agit, comme on le verra, d'un ouvrage dont la qualité littéraire ne réduit en rien l'originalité.

On attribue à Goethe une phrase souvent répétée: "avec Voltaire, c'est un monde qui finit; avec Rousseau, c'est un monde qui commence". D'un point de vue politique et social, cela est bien vrai. Voltaire a été, en effet, le penseur intelligent et cultivé, épris de liberté dont il fut le grand diffuseur, combattant de façon fine mais implacable les servitudes de l'Ancien Régime. Mais ce sont les principes du *Contrat Social* de Rousseau qui inspirent les hommes d'Etat révolutionnaires, qui se retrouvent dans la *Déclaration des Droits de l'Homme* et, plus tard, dans d'autres documents similaires. Personne ne saurait le nier.

D'un point de vue littéraire, néanmoins, Jean-Jacques Rousseau est un poète romantique, auteur de *La Nouvelle Héloïse* ou des *Rêveries*, soit, un écrivain de son époque dont l'ouvrage que je vais analyser n'en fait pas un précurseur de courant de pensée. Ses idées sur l'origine des langues, en effet, n'ont pas eu de continuité ce qui ne réduit en rien l'originalité. de l'*Essai*..

1.1. Publication de l'ouvrage et structure

L'*Essai* a eu pas mal de retouches de la part de son auteur et a subi de nombreux remaniements avant d'exister comme l'ouvrage indépendant que nous connaissons (Rousseau, 1976 [1817]). Il y aurait eu différentes copies et, d'après Derrida (1967: 277-278), Rousseau, aux environs de 1763, songeait à réunir dans un petit volume trois opuscules qu'il avait en portefeuille, à savoir: *L'imitation théâtrale*, *L'Essai sur l'origine des langues*, et *Le Lévitte d'Ephraïm*. Ce recueil n'a pas vu le jour mais Rousseau nous a laissé un projet de préface qui contient des informations précieuses concernant la mise au point de l'*Essai*. On y lit: "Le second morceau ne fut d'abord qu'un fragment du *Discours sur l'inégalité* que j'en retranchai comme trop long et hors de place. Je le repris (...). Cependant, retenu par le ridicule de dissertar sur les langues quand on en sait à peine une, et d'ailleurs, peu content de ce morceau j'avais résolu de le supprimer comme indigne de l'attention du public. Mais un magistrat illustre [Malesherbes] en a pensé plus favorablement que moi; je soumetts avec plaisir comme on peu bien croire, mon jugement au sien, et j'essaie à la faveur des autres écrits, de faire passer celui que je n'eusse peut-être osé risquer seul" (apud Derrida, op.cit et loc. cit.). Voilà la genèse de l'*Essai* qui a donc été, primitivement en 1754, une longue note du second *Discours*; en 1761, il est devenu une dissertation indépendante, augmentée et corrigée. Enfin, en 1763, cette dissertation, revue une dernière fois, a été divisée en chapitres, comme suit:

Chap. Premier : Des divers moyens de communiquer nos pensées.

Chap. II: Que la première invention de la parole ne vient pas des besoins, mais des passions.

Chap. III: Que le premier langage dut être figuré.

Chap. IV: Des caractères distinctifs de la première langue, et des changements qu'elle dut éprouver.

Chap. V: De l'Écriture.

Chap. VI: S'il est probable qu'Homère ait su écrire.

Chap. VII: De la Prosodie moderne

Chap. VIII: Différence générale et locale dans l'origine des langues.

Chap. IX: Formation des langues méridionales.

Chap. X. formation des langues du nord.

Chap. XI: Réflexions sur ces différences.

Chap. XII: Origine de la musique, et des rapports.

Chap. XIII: De la mélodie.

Chap. XIV: De l'Harmonie.

Chap. XV: Que nos plus vives sensations agissent souvent par des impressions morales.

Chap. XVI: Fausse analogie entre les couleurs et les sons.

Chap. XVII: Erreur des musiciens nuisibles à leur art.

Chap. XVIII: Que le système musical des Grecs n'avait aucun rapport au nôtre.

Chap. XIX: Comment la musique a dégénéré.

Chap. XX: Rapport des langues aux gouvernements.

Les titres des chapitres sont significatifs car ils montrent, tout d'abord, que les langues ne semblent pas être au centre des intérêts de l'auteur, c'est la musique qui y est, comme on peut le deviner. et comme on pouvait s'y attendre, la musique ayant passionné Rousseau. Mon travail ne cherche point une étude exhaustive par chapitres et je ne m'arrêterai que sur ceux qui me sembleront les plus pertinentes.

1.2. Forme du contenu

Comme on le verra plus bas (cf. § 2), Rousseau confond, comme il est peut encore arriver de nos jours, les termes “langue” et “langage”, mais cette confusion n’empêche pas de comprendre ce qu’il veut exprimer au Chapitre Premier, sous le titre “Des divers moyens de communiquer nos pensées” – où l’auteur dit: *La parole distingue l’homme entre les animaux: le langage distingue les nations entre elles (...) L’usage et le besoin font apprendre à chacun la langue de son pays* (p.594, pas.). On peut aussi être d’accord sur la différence qu’il établit, à partir d’intuitions fort justes pour un linguiste, d’ailleurs, entre la langue des *hommes* et ce qu’on appelle le langage des animaux. Il s’agit d’un sujet qui, comme on le sait, suscite périodiquement l’intérêt des gens. Rousseau relève une différence qui est toujours essentielle, quand il dit: *Il paraît (...) que l’intention de l’art de communiquer nos idées dépend moins des organes qui nous servent à cette communication, que d’une faculté propre à l’homme* (c’est moi qui souligne) *qui lui fait employer ses organes à cet usage (...) Les animaux ont, pour cette communication une organisation plus que suffisante (...) Les unes et les autres de ces langues [des animaux] sont naturelles, elles ne sont pas acquises; les animaux qui les parlent les ont en naissant; ils n’en changent point, ils n’y font pas le moindre progrès. La langue de convention n’appartient qu’à l’homme. Voilà pourquoi l’homme fait des progrès et pourquoi les animaux n’en font point. Cette seule distinction paraît mener loin: on l’explique par la différence des organes.* Mais Rousseau va l’expliquer autrement.

Dès le chapitre II, Rousseau présente une idée qui réapparaît le long de son travail et qui concerne la langue des premiers hommes et les langues postérieures: L’idée-clé est exprimée ainsi: *On nous fait du langage des premiers hommes des langues de géomètres, et nous voyons que ce furent des langues de poètes* (p. 505). On comprend donc que, pour Rousseau, les langues ne soient pas tout d’abord des moyens de communication –comme nous l’admettons depuis bientôt un siècle– et qu’il adopte un point de vue opposé en affirmant: *Ceci me fait penser que si nous n’avions jamais eu que des besoins physique, nous aurions fort bien pu ne parler jamais, et nous entendre parfaitement par la seule langue du geste* (p. 503).

En fait, si les langues ne sont pas faites pour communiquer des besoins matériels, elles ont servi d’abord aux besoins moraux et proviennent de nos passions. Ainsi: *on peut bien se nourrir sans parler mais (...) pour émouvoir un jeune coeur, pour repousser un agresseur injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes. Voilà les plus anciens mots inventés et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d’être simples et méthodiques* (p. 505).

L'auteur soutient aussi que le premier langage dut être figuré, car on n'appela les choses de leur vrai nom que quand on les vit sous leur véritable forme. D'abord on ne parla qu'en poésie ; on ne s'avisait de raisonner que long-temps [sic] après (p.506). Sur les caractéristiques de la première langue, Rousseau développe une idée fort répandue sur l'origine des langues, hors du domaine de la linguistique, suivant laquelle les premiers mots seraient des onomatopées. Du point de vue formel, une telle langue aurait des diminutifs, des mots composés, des particules expletives pour donner de la cadence aux périodes et de la rondeur aux phrases (...) elle (...) s'attacher[ait] à l'euphonie, à la beauté des sons. Du point de vue sémantique, au lieu d'argumenter, elle aurait des sentences, elle persuaderait sans convaincre (...) et peindrait sans raisonner; elle ressemblerait à la langue chinoise à certains égards; à la grecque à d'autres, à l'arabe à d'autres (p. 506).

Ces idées constituent le leitmotiv de l'Essai, car, pour Rousseau, l'origine des langues est dans la musique, dans la mélodie, dans le chant. Et parmi les langues du monde ce sont les langues méridionales et les langues orientales qui sont restées le plus près de cette origine musicale. Je ne peux pas m'allonger davantage sur la Forme du Contenu, mais il faut signaler une idée originale concernant l'orthographe. Pour Rousseau: plus les langues sont antiques et originales, moins il y a d'arbitraire dans la manière de les prononcer, (...) moins de complication dans les caractères pour déterminer cette prononciation. Par ailleurs, il faut signaler le lien que Rousseau établit entre les climats des nations ainsi que le tempérament, le caractère et les mœurs des habitants, d'un côté, et la langue qu'ils ont forgée, d'un autre. Il s'agit, comme on le sait, d'une idée souvent exprimée en littérature (voir, par exemple, Madame de Staël). Dans l'Essai (p. 526), on peut lire: En un mot, dans les climats doux, il fallut toute la vivacité des passions agréables pour commencer à faire parler les habitants: les premières langues, filles du plaisir et non du besoin, portèrent long-temps l'enseigne de leur père (sic); leur accent séducteur ne s'effaça qu'avec les sentiments qui les avaient fait naître (p. 526). En fonction du climat, Rousseau trace une différence fondamentale entre les langues. Celles du midi furent être vives, accentuées, éloquentes et souvent obscures à force d'énergie; celles du nord furent être rudes, articulées, criardes, monotones, claires à force de mots plutôt que par une bonne construction. Les langues modernes, cent fois mêlées gardent encore quelque chose de ces différences. D'ailleurs, l'Essai est plein de jugements de valeur, non argumentés, comme ceux-ci: Le français, l'anglais, l'allemand sont le langage privé des hommes qui s'entraident, qui raisonnent entre eux de sang-froid, ou de gens emportés qui se fâchent; mais les ministres des Dieux annonçant les mystères sacrés, les chefs entraînant la multitude doivent parler arabe ou persan. Nos langues valent mieux écrites que parlées. Au contraire, les langues orientales écrites perdent leur vie (...) le sens n'est qu'à moitié dans les mots; toute la force est dans leurs accents. (p.528). Ou, plus loin:

Une langue qui n'a que des articulations et des voix n'a donc que la moitié de sa richesse; elle rend des idées, il est vrai; mais pour rendre des sentiments, des images, il lui faut encore un rythme et des sons, c'est-à-dire, une mélodie; voilà ce qu'avait la langue grecque, et qui manque à la nôtre (p. 529). On a ici l'idée chère à Rousseau: si l'origine des langues est dans la musique, les langues les plus proches de cette origine sont les langues musicales, qui montrent, lorsqu'on les parle, les qualités de musicalité, d'harmonie et de mélodie. Or, les langues du Nord et de l'Ouest servent surtout à raisonner; elles ont perdu les caractéristiques essentielles de leur origine qui se maintient mieux dans les langues méridionales et orientales. A l'origine des langues se trouve donc la musique, car *Il y a des langues favorables à la liberté; ce sont les langues sonores, prosodiques, harmonieuses, dont on distingue le discours de loin* (p. 542).

1.3. Forme de l'expression

Comme toute l'oeuvre de Jean-Jacques Rousseau, l'*Essai* offre au lecteur la beauté de la littérature. La langue, en tant que véhicule de l'expression semble bien provenir d'un choix conscient parmi les possibilités du français, tant au niveau du lexique qu'à celui de la grammaire. La recherche consciente de la langue poétique est là. Ainsi, Rousseau semble donner priorité, parmi les différents facteurs de la communication, au message lui-même. Or, la visée du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte est bien ce qui caractérise la fonction poétique, comme l'a fort bien signalé Roman Jakobson dans ses nombreux travaux sur la langue poétique (cf., par exemple, 1963: 207-250). Car, toute tentative de réduire la sphère de la fonction poétique à la poésie, ou de confiner la poésie à la fonction poétique n'aboutirait qu'à une simplification excessive et trompeuse, comme on le sait. L'*Essai* n'a pas été écrit en vers, mais fait état, sans aucun doute, de la langue poétique à travers la présence prioritaire de la fonction poétique, qui n'est évidemment pas la fonction exclusive de l'ouvrage.

On sait bien que l'analyse des facteurs de la communication montre qu'il existe, dans tout texte, une fonction dominante qui n'est, bien sûr, pas la seule, car d'autres fonctions, secondaires par rapport à la première, y sont réparables aussi. Dans le cas de l'*Essai*, de nombreux recours formels –en particulier, la sélection de consonnes sonores et de voyelles ouvertes et labialisées, dont il sera question plus loin– donnent la priorité à la fonction poétique, sans que l'on puisse négliger la présence de la fonction référentielle et de la fonction conative.

La fonction référentielle est là puisque le texte de Rousseau –portant sur un référent concret annoncé dans le titre– essaye d’expliquer une idée. Par conséquent, en tant qu’indice de la fonction référentielle, la troisième personne devra souvent être employée et avoir plus d’occurrences que les deux autres personnes du discours. Mais la fonction conative apparaît aussi et constitue un des traits originaux de l’ouvrage. Rousseau s’adresse, par moments, au lecteur comme si l’*Essai* constituait un dialogue. Ainsi: *Ouvrez l’histoire ancienne*; (p. 502, 3è. par.) contient l’appel à une seconde personne en se servant d’un impératif, de même que *Appliquez ces idées aux premiers hommes* (p. 517, 4è. par.) qui emploie la même stratégie. ou encore: *Supposez un printemps perpétuel sur la terre* (p. 521, 3è. par.). On peut donc penser que l’emploi de la deuxième personne est cherché. En effet, si l’emploi de la première personne est inévitable, d’un point de vue pragmatique, puisque l’*Essai* est une réflexion et celui de la troisième personne l’est aussi, puisque c’est le référent, celui de la personne à qui on s’adresse aurait pu ne pas se faire explicite, ce qui rend son emploi plus significatif.

Néanmoins, c’est la fonction poétique qui domine. On retrouve, en effet la caractéristique qui, d’après Jakobson, permet de la définir. Pour cet auteur, “la fonction poétique projette le principe d’équivalence de l’axe de la sélection sur l’axe de la combinaison” (Jakobson, 1963: 220). On trouvera donc des rimes, des allitérations dans les manifestations latentes de la fonction poétique, les séquences délimitées par des frontières de mot deviennent commensurables, un rapport étant perçu entre elles, qui est soit d’isochronie, soit de gradation. C’est pourquoi on peut s’attendre à trouver des cadences et un rythme. Voici quelques exemples: (...) *quelque moyen de communication par lequel l’un puisse agir et l’autre sentir* (p. 504, 3è. par. c’est moi qui souligne).

Les exemples d’allitérations sont très nombreux, comme celui-ci :muni d’une cadence extraordinaire: *On fait du langage des premiers hommes des langues de géomètres et nous voyons que ce furent des langues de poètes* (p. 505, 1er. par.) Les effets de sens, les tropes, sont constants: *Celui qui voulut que l’homme fût sociable toucha du doigt l’axe du globe et l’inclina sur l’axe de l’univers. A ce léger mouvement, je vais changer la face de la terre et décider la vocation du genre humain*, (p. 521, 4è. par.) Certaines rimes, en égalant le nombre de syllabes, permettent à Rousseau de projeter le principe d’équivalence de l’axe de la sélection sur celui de la combinaison. Ainsi: *Elle [cette langue] aurait beaucoup d’augmentatifs, de diminutifs, (...) pour donner de la cadence aux périodes et de la rondeur aux phrases.* (p.507, 4è.par.). Dans ce même paragraphe, Rousseau annonce que la première langue (qui serait, pour lui, à l’origine de toutes les autres cf. infra) négligerait l’analogie grammaticale pour s’attacher à l’euphonie et à l’harmonie. . Or, comme Jakobson le signale très justement c’est seulement en poésie et par la répétition régulière d’unités

équivalentes (rimes, allitérations, temps...) qu'est donnée, du temps de la chaîne parlée, une expérience comparable à celle du temps musical. La forme de l'expression de l'*Essai* offre au lecteur une cadence musicale que son auteur a certainement cherchée.

1.4. L'Origine des langues.

Ainsi pour Rousseau, c'est dans la musique qu'on doit chercher l'origine des langues. Ceci dit, ce qui fait l'originalité de l'*Essai* c'est la forme que l'auteur donne à cette idée. L'analyse de la forme de l'expression montre, en effet, une prose elle-même musicale qui reflète ce qu'elle veut signifier. La caractéristique principale de l'*Essai* provient, à mon avis, d'une sélection consciente des moyens d'expression afin d'obtenir une prose porteuse, elle-même, de son propre signifié. On a là la caractéristique première de l'ouvrage: sa forme, en épousant son signifié, l'assume totalement. En me servant des termes de la Théorie de la Littérature, il est clair qu'on a encore ici une projection du principe de l'équivalence mais, cette fois-ci, l'inspiration poétique de Rousseau lui a permis de projeter, précisément, le sens du texte (forme du contenu) sur les recours formels adoptés (forme de l'expression). De là, la valeur littéraire de l'*Essai*.

2. ACTITUDES SOBRE EL ORIGEN DEL LENGUAJE E IDEOLOGÍAS LINGÜÍSTICAS

Aunque el libro analizado es de 1816 y aunque –con respecto al origen de las lenguas– hay una fecha clave que es la de 1786 (cf. infra)– lo importante es la filosofía dominante anterior o de la época de Rousseau ya que pudo influir en las ideas del escritor o dar pie a hipótesis variadas¹. La cuestión llamada comunmente *origen del lenguaje* es un tema que ha fascinado siempre al gran público, no tanto a los lingüistas como se verá más adelante. Un buen número de especulaciones diversas suelen intentar deducir a partir de qué tipo de sistema de comunicación sonora nuestras lenguas acabadas y de reconocida complejidad han podido desarrollarse progresivamente. Exclamaciones imitativas,

¹ En este apartado, no presentaré las distintas clasificaciones o tipos de clasificación de las lenguas que se han dado (para ello, cf. Rotaetxe, 1983, Cap. 5). Me limito a las más relevantes por su relación con alguna hipótesis sobre el origen del lenguaje o por su pertinencia en nuestra sociedad.

llamadas al prójimo, onomatopeyas, entre otras, han constituido pseudo explicaciones que la lingüística, como ciencia, nunca ha podido tomar en cuenta no tanto porque carezcan de interés en sí-mismas sino porque se desarrollan totalmente fuera del dominio de deducciones científicamente verificables (o falsables). Hay que aclarar primero una frecuente confusión en la que cae también Rousseau al igualar *origen del lenguaje* y lengua primera en la historia de la humanidad. El lenguaje, como facultad innata humana, es incomparablemente más viejo que las lenguas más antiguas documentadas (que serán de hace unos 4000 años). De hecho, cualquier lengua conocida es reciente con respecto al lenguaje que poseemos como facultad propia a nuestra especie.

2.1. Analogías:

Pero, buscando explicaciones al origen el lenguaje, suele acudirse con frecuencia a dos analogías: la adquisición del habla en el niño por una parte y, por otra, las estructuras y rasgos específicas de las mal llamadas “lenguas primitivas”. Veamos brevemente estas dos cuestiones antes de pasar a las hipótesis más extendidas. Los niños adquieren su primera lengua en un entorno en el que la lengua ya está establecida y se usa, de forma evidente y constante, para satisfacción de necesidades, algunas de las cuales lo son de los propios niños. En la mayoría de los casos, no se les enseña realmente a hablar y su situación es totalmente distinta a la que debió de conocer la especie humana en el momento de exteriorizar el lenguaje. Parafraseando a Marx y Engels, podemos decir:

“No es verdad, ni mucho menos, que, por ejemplo, yo me convierta en “hablante” a partir “de la “nada”. La nada de que aquí se trata es “algo” muy complejo: el individuo real, sus órganos de habla, un determinada estadio de su evolución física, lenguas y dialectos que están a su disposición, oídos que oyen y un medio ambiente humano que les da que oír, etc., etc. De modo que en el desarrollo de una capacidad existe algo que crea algo a partir de algo y, de ningún modo, como en la lógica de Hegel, una nada que crea nada a partir de nada” (Karl Marx, Friedrich Engels *La ideología alemana*, apud Bierwisch, 1979: cita introductoria).

En cuanto a la analogía con las lenguas primitivas, está claro que éstas no existen salvo cuando al adjetivo se le da un sentido peyorativo. Existen, sí, lenguas habladas por pueblos cuya cultura, tal como la describen los antropólogos, puede ser tenida por primitiva por tener un bajo nivel de desarrollo en lo que atañe, por ejemplo, a la explotación de los recursos naturales. Pero las investigaciones habidas en torno a las lenguas del mundo muestran la falsedad

de la hipótesis según la cual, desde el punto de vista estructural, las lenguas habladas por pueblos primitivos organizarían sus unidades de forma menos sistemática que las demás. Y los procesos de evolución que afectan a todas las lenguas vivas no ocurren en ellas ni menos activamente ni menos rápidamente que en las otras. Es más: considerando que las lenguas llamadas primitivas o no tienen aún escritura o la han tenido muy tardíamente y considerando también que el sistema de escritura suele frenar la evolución natural de las lenguas, tal evolución sería menos natural, estaría menos inscrita en la estructura en el caso de lenguas no primitivas que en el de las primitivas., Por lo tanto esta analogía también debe descartarse.

2.2. Origen divino

Analogías aparte, la perfección misma de las lenguas es la que llevó a pensar que el origen del lenguaje era divino, idea que constituye la hipótesis principal durante un largo periodo de elucubraciones. Tiene dos versiones, ambas especulativas. Según una de ellas, tal origen divino procedía de un espíritu supraindividual que va creando el lenguaje y las lenguas (que en esta versión se confunden). Es la actitud de Humboldt (1767-1835) –que recoge ideas anteriores a su época y les da cuerpo de doctrina para constituir –en pleno Idealismo alemán y junto con seguidores como Trier, Weisgerber y otros (cf. Rotaetxe, 1988: cap. 5, para la teoría y para su crítica)– la hipótesis más radical del relativismo lingüístico, según la cual, nuestra primera lengua nos impone una visión del mundo. Por su aversión al positivismo y al racionalismo, esta versión del origen divino daba prioridad al aspecto poético de las lenguas, lo que la pone en relación con las ideas de Rousseau.

La segunda versión del origen divino se encuentra en culturas muy diferentes y ha tenido gran transcendencia animada probablemente por el poder de la religión. Parte de que Dios dio al hombre el lenguaje en el Paraíso. . Ya en el Génesis se dice que Yahvé llevó ante el hombre a los animales y aves para ver cómo los llamaba y para que todo ser viviente tuviera el nombre que el hombre le daba. El Islam es la religión del libro (*Alcorán*) mediante el cual se logra una comunicación directa con Dios que exige la purificación de quien lo toma para leerlo o recitarlo. Parece, además, que la capacidad del lenguaje tuvo que ser anterior a la diversidad de razas puesto que las caracteriza a todas ellas. La creencia dio lugar a la falacia llamada monogénesis de las lenguas con respecto al hebreo, según la cual la lengua que Dios habría transmitido en el Paraíso era precisamente el hebreo. Es una falacia doble: en sí misma y porque de su admisión se sacaron consecuencias de filiación de las demás lenguas conocidas con respecto al hebreo, de manera totalmente acientífica. Pero era una hipótesis esperada y esperable: lo primero porque el asombro y el enigma

ante la multiplicidad de lenguas requerían alguna explicación. Y era esperable que se admitiera fácilmente el origen divino de la lengua primera como lo era creer que la diversidad de lenguas procedía del castigo divino a la soberbia de la torre de Babel (Génesis, II, 1-9). Y no se reparaba en que tal castigo divino se ve cuestionado por las lenguas de fuego de Pentecostés que dieron a los apóstoles y a sus oyentes la capacidad de entender lenguas diversas sin problemas. Porque este pasaje del Nuevo Testamento, sin restaurar la unidad lingüística rota en la narración bíblica, evita sus consecuencias, instaurando la comprensión a través de/pese a la diversidad.

La hipótesis que, para abreviar, llamaré de la monogénesis del hebreo estableció una clasificación falsa y simplista de las lenguas conocidas en función de su antigüedad: por ejemplo, el latín debía proceder directamente del griego. Pero, sobre todo, al hacer del hebreo la lengua del Paraíso, se le atribuía una cualidad muy especial: la de ser la lengua de Dios y, por lo tanto, la mejor. Las clasificaciones de las lenguas hechas sobre esa premisa no obedecen a una mera taxonomía, establecen fundamentalmente una jerarquía a partir de la lengua más antigua, es decir, la primera y la más perfecta. Es una jerarquía basada en dos rasgos ideológicos: la antigüedad y la perfección que se presuponen mutuamente, ya que la lengua primera tenía que ser la más perfecta por ser la lengua transmitida por Dios. La lengua perfecta había de ser también *natural*, es decir, una lengua donde los sonidos de sus signos reflejaran lo que tales signos representaban. Son estos rasgos los que van a permitir atribuir a lenguas diversas prestigio y credibilidad en la medida en que su tronco presente alguna relación con la lengua del Paraíso. En esas condiciones, pudo surgir y extenderse el mito del Tubalismo, que concierne a la lengua vasca y que puede relacionarse, de alguna forma, con el vascoiberismo.

2.3. Tubalismo y Tesis Vascoiberista

La fe ciega con que se asumió el mito de Babel hizo que se atribuyera gran valor a las diversas lenguas surgidas de allí² porque, en definitiva, estaban muy cerca de la lengua primera y eran, por ello las lenguas más antiguas, participando además de la cualidad de lengua *natural* (cf. supra). Esta ideología reverencial hacia la antigüedad de las lenguas es la que subyace al fenómeno llamado Tubalismo, documentado en Hispania desde el siglo XVI. Cuenta el mito que el vasco es una de las 72 lenguas matrices que, según el Génesis,

² A pesar de considerarlas degradadas con respecto a la lengua primera.

surgieron tras el caos de Babel y que Tubal, hijo de Jefat, llevó a la península ibérica. Es obvio que son las características peculiares del euskera las que permiten atribuirle el origen señalado. El Tubalismo sostiene además la teoría *infusionista* según la cual tanto la primera lengua como las surgidas de la confusión de Babel fueron directamente infundidas por Dios a sus primeros hablantes; por ello, la lengua vasca también lo era, cualidad reivindicada directa o indirectamente por los apologistas. Aparte de la lengua traída por Tubal, el mito se refiere a dos tipos de hechos: al modo en que la península se pobló y al carácter indomable de vascos y cántabros que las legiones romanas no pudieron vencer. Es lo que refleja el humanista Juan de Valdés en su *Diálogo de la lengua* de 1535:

“Lo que la mayor parte de los que son curiosos destas cosas tienen y creen, es que la lengua que hoy usan los vizcaínos es aquella antigua española. Esta opinión confirman (sic) con dos razones harto aparentes. La una es que, assí como las armas de los romanos cuando conquistaron la España no pudieron pasar en aquella parte que llamamos Vizcaya, assí tampoco pudo passar la lengua, al tiempo que, después de auerse hecho señores de Spaña, quisieron que, en toda ella se hablase la lengua romana. La otra razón es la disconformidad que tiene la lengua vizcaína con cualquiera de todas las otras lenguas que el día de oy en España se usan” (Valdés [1535], 1953: 22, apud Juaristi, 1976: 45).

El Tubalismo fue acogido y defendido por los apologistas vascos (Andrés de Poza, Baltasar de Echave, Esteban de Garibay, por ejemplo). Este último, en particular, justifica sus creencias en la comparación de topónimos, método que perduró muchos siglos. De forma general, las falsas etimologías son el recurso dominante.

En cuanto al vascoiberismo, fue en muchos aspectos seguidor del tubalismo, al tiempo que se aleja del mito. Caro Baroja (1972: IV) llamó así a la tesis defensora de que el vasco es hoy el único resto de una lengua, el ibero, hablada antiguamente en toda la Península Ibérica, haciendo de este espacio una área lingüística particular. La tesis tuvo numerosos seguidores entre los que pueden citarse a J. Merula, J. Scalígero, Esteban de Garibay, Andrés de Poza, Baltasar de Echave, Ohienart, Moret, Larramendi, Astarloa, Erro, Hervás y Panduro, G. de Humboldt, H. Scuchardt y Ramón Menéndez Pidal (Caro Baroja, op. cit.: 183). Pero ha tenido también detractores con críticas fundadas, sobre todo en tiempos recientes, en la (im)posibilidad de traducir el ibero a partir del vasco (Echenique, 2001). La relación genética entre las lenguas se justifica en topónimos, fundamentalmente.

3. HIZKUNTZEN SAILKAPEN ZIENTIFIKOAK – GAURKO EGOERA

3.1. Hizkuntzen Sailkapen Historikoa

Hizkuntzen lehenbiziko sailkapen zientifikoa 1786ko urtean eta *Calcuttako Asiatic Society* delakoan emandako berbaldiari esker daukagu. Berbaldi horretan, Sir William Jones-ek, Bengalako ingeles magistratuak, zera argitu zuen: latina, greko klasikoa, sankritoa, hizkuntza germaniar eta keltikoen arteko antzekotasunak azaltzeko jatorri komuna zela onartu behar zela. Izan ere, baldintza horren pean, bakar-bakarrik, azal zitekeen direlako antzekotasunak. Berbaldi horrek funtsezko nozio bi argitu zituen: alde batetik, hizkuntza *senidetasunaren* nozioa eta, bestetik, derrigor postulatatu behar zen *prototipo* komunaren nozioa, hizkuntzen arteko erlazioak azaltzeko. Aurkikuntza hau itzela izan zen eta gero ondorio denak hortik datoz: „indo-europea” sortu zen hizkuntza prototipo legez, . Europako hizkuntza handien arteko erlazioak azaltzea baimentzen zuena. Horregatik, indo-europarrak deitzen dira enbor edo postulatutako prototipo hartatik datozen hizkuntzak. Lortutako sailkapena zientifikoa zen eta, erabilitako metodoagatik, historikoa, nahitanahiez. Izan ere, ikasketa mota berri hauek aurrera eramateko, hizkuntza-ikerketak berria agertu zen: gramatika konbaratua, alegia, historikoa izan behar zena. Gramatika eredu honek XIX. mendeko linguistikaren joera monopolizatu zuen, toki batzuetan XX. mendean ere iraun duelarik, Espainiaren kasuan, adibidez³.

Sailkapen horri *genetikoa* deitzen zaio eta, esan denez, hizkuntza indoeuroparrei, soilik, dagokie, horien arteko *senidetasunaren* nozioa argitzeko, Schleicherek, alemaniarra eta botanikoa profesioz, aurkeztu zuen bere *Stammbauntheorie*, edo hizkuntzen arbola. non erakutsi zuen *indoeuropeoaren* zatiketa. Bere teoria azaldu zuen grafiko baten bidez, non hizkuntzak taldeka batzen diren, familia bereko hizkuntzekin elkartzeko; aldi berean, enbor komunetik urruntzen diren neurrian elkar-bereizten dira. Sailkapen hau baliotsua da oraindino senidetasun-erlazioak *grosso modo* ezagutzeko, ezaguera horrek indoeuropea, jatorri komuntzat, presuposatzen duelarik. Hori dela-eta, ezin da grafiko horretan topatu indoeuroparrak ez diren hizkuntzak. *Stammbauntheorie* delakoak akatsak izan zituen geroago (euskalkien kokaguneagatik, etab.) eta beste proposamen bat agertu zen. Ezin

³ Eta gure artean ere, Luis Michelena-ren Doktoregoko Tesia, *Fonética histórica vasca* (1961) goitik behera da filologikoa.

naiz luzaroago geratu arazo honetan; argi laga behar da, dena dela, hizkuntzen arteko erlazio fonetiko edota gramatikal bat gertatzen dela sostengatzeko ikertzaileak antzekotasun zehatzak erakutsi behar ditu, hizkuntza-bilakabideari dagokionez. Hau guzti hau kontuan edukiz, bistan dago sailkapen honek eta gorago ikusitako sailkapen fantasiosoen ez dutela zer ikusirik.

Lengoiaren jatorriari buruz, eztabaidek jarraitu zuten XIX. mendean zehar baina hizkuntzen ikasketetatik at. Hain zuzen ere, munduko lehen Linguistikaren erakundeak –*Société de Linguistique de Paris* deritzonak– bere 1866eko Estatutoetan debekatu zien bere bazkideei gai horri buruzko komunikazioak aurkeztea. Halere, susma daiteke gai hau lantzean behin agertuko dela (eta agertzen dela), George Steiner-ek (1998:100) ematen duen arrazoiagatik: aspalditik hizkuntzen aniztasunez gutxitan pentsatu arren –nahiz eta arazoa suminkorra den eta elkar-aditzeko beharrak elebakartasunera eramán gaituen (ingelesa, *lingua franca* gero eta onartuagoa)– arazoa, berez, misterio-tsua da eta paradoxikoa, harritzekoa izateaz gainera. Hain zuzen ere, gizon/emakume denok burmuin-antolakuntza eta fonazio-aparatu bera baditugu, orduan, zergatik munduko hizkuntzak hain desberdinak dira, itxuraz behinik behin?

3.2. Tipologiaren ekarpena

XIX. mendean, sailkapen genetikoaz gainera, beste sailkapen mota bat ageri da. Batez ere Wilhem von Humboldt-i eta gerotxoago Schlegel-i zor diegu; ez da historikoa, sinkronikoa baino, ez eta genetikoa ere: hemen protohizkuntzarik ez da kontuan hartzen. Hizkuntzen tipoa bereiztea du helburua eta, horretarako, Humboldt-ek (1949 [1822]) bereizketa interesgarria –delako sailkapen hirukoitza– proposatu zuen. Hizkuntzak, berbak eratzeko edo formatzeko erabiltzen duten teknikaren arabera, hiru tipokoak izan daitezke: isolatzaiteak, eransleak eta flexiboak. Isolatzaileen artean, txinoa edo vietnamiera daude, adibidez: hizkuntza horietan, morfema bakoitza hitza da, hitzaren ezaugarriak eta mugak betetzen dituelako. Aurkako muturrean, flexiboak daude: deklinabideak izaten dituzte eta benetako aditz-flexioak; hau da, hizkuntza tipo horien berbak polimorfematikoak izaten dira. Baina, halere, ez dago azterketarik morfema bakoitzari dagokion forma foniko konkretua azaldu ahal duenik. Mutur bi horien artean, hizkuntza eransleak ditugu: kasu honetan, hiztegi elementu ez-aldakor bati –*base* deitutakoa⁴ eranstean zaio

⁴ Izatekoan, aldaketa fonikoren bat jaso dezake baseak.

(eskuan gehienetan) zenbait morfema eta azterketa egokiaren bidez atziki horiek isolatu daitezke, elementu funtzional bakoitzari dagokion forma fonikoa atera daitekeelako. Hau argiago ikusteko, har dezagun, adibidez, latinaren *rosae*. Berba honek forma berean adierazten ditu hiztegi-elementu bat *ros*= “lore”, eta zenbait kategoria gramatikal, hots, femeninoa, singularra eta genitiboa; baina multzo horren barruan (*-ae*) alegia, ez daukagu biderik aipatutako kategoria bakoitza forma fonikoaren bidez identifikatzek. Bestela esanda, ezin dugu jakin zein den femeninoari dagokion zati fonikoa, zein den singularreri dagokiona edo zein genitiboari. Ezin ditugu morfemak isolatu, denak *amalgama* batean lotuta daudelako. Oso ezberdina da euskararen *semearengana* hitzaren egitura, non azterketa egoki batek zatiketa baimentzen du (*seme-a-ren-ga-n-a*) eta jakin badakigu zein zati foniko dagokion mugatzaileari, zein posesioari, etab. Hori dela-ta, euskara ez da hizkuntza flexiboa, latina bezela: euskarak ez dauka deklinabiderik eta nozio eta izendatze hauek txarto erabiliak izan dira (eta dira) ideologiagatik (Darrigol, (1827) gramatikariarengandik hona, cf. Rotaetxe, 1977, 264) edo latin-gramatikaren eraginagatik. Gure hizkuntza ez baita flexiboa, eranslea baino. Bestalde, argi utzi behar Humboldt-ek esan zuenez, ez dagoela hizkuntzarik tipo batekoa edo bestekoa, hutsik, denik eta kontuan hartu behar dena da zein den joera nagusia. hizkuntzen gramatikan.

Geroago, Edward Sapir-ek (1921) delako sailkapen hirukoitza aberastu zuen: beste parametro baten bidez: sintesi-gradua, baliotsua dena batez ere hizkuntza eransleak ezagutzeko eta deskribatzeko. Hain zuzen ere, hizkuntza tipo horietan, berbetako elementuak hizkuntza-barietate idatzian isolatu ahal badira ere, hitzunek ahoskatzen dituzten formetan halako zatiak ez dira hain argi nabaritzen. Ahosko barietatearen formak askoz ilunago ageri dira haien osagarriek dagokienez; esaterako Ondarroako *gixonandik* dugu ahosko forma *gizonarengandik* adierazteko. Berba horren barruko osagarriek ukipen handia dute-ta, fenomeno foniko eta morfofonologiko ugari jazoten dira (kontrakzioak, \emptyset errealizazioak, etab.) eta erakusten dute oso sintesi-gradua altua. Orokorrean, parametro hau beharrezkoa da ahosko formen berri emateko. Hizkuntza-teknika nagusia eta sintesi-gradua kontuan edukiz, bistan dago euskara hizkuntza eransle garbienetariko bat dela, bere sintesi-gradua oso altua duelarik..

3.3. Greenberg-en Unibertsalak

Tipologiak aurrerakada handia eduki zuen Joseph H. Greenberg-en ekarpenari esker. (1978 [1963], 1976 [1966]) Hizkuntzalari honek ikerkuntza-bide bi aurkeztu zituen kuantifikatzailea deritzona eta hitzen ordenari buruzkoa. Lehenak abiapundutzat hartzen ditu hamar indize, hizkuntzen gra-

matika-ezaugarriari aplikatzeko, honela:

- Sintesi-indizea: M/H⁵;
- Eransketa-indizea: Er/J ;
- Konponketa-indizea: S/H;
- Eratorpen-indizea: Et/H; - Flexio-indizea: Fl/H; - Aurrizki-indizea: Au/H;
- Atzizki-indizea: At/H; - Isolatzile-indizea: O/N; - Flexio hutsa-indizea: : Fh/N;
- Komunztadura-indizea: K/N.

Indizeek erlazioak azaltzen dituzte, ikusten denez, eta zenbakien bidez kuantifikatzen dira. Gure artean, Antonio Tovar-ek (1977) atara zituen euskararen indizeak.

Bigarren metodoaren izendatzeak azaltzen du bere helburua: “Some universal of grammar with particular reference to the order of meaningful elements”. Munduko hizkuntzen neurketa errepresentatiboan oinarrituta, oso ezaguera enpiriko balioetsua eskaintzen du eta, lehenbizi, Unibertsal inplikati-boa edo inplikazio-unibertsala deitutako nozioa. Ikus dezagun zertan datzan. Datu enpirikoek erakusten dute hizkuntza batzuetan joera nagusia dela Determinatzailea Determinatuaren aurrean kokatzea eta beste batzuetan alderantziz. Erainkuntza mota bi hauen muturrak turkiera dugu, alde batetik (Izenondo-Izen; Objektu-Aditz; Genitibo-Izen eta Aditzondo-Izenondo, eta Posposiziodun hizkuntza da) eta thailera non aurkako ordena dugu: Izen-Izenondo; Aditz-Objektu; Izen-Genitibo; Izenondo-Aditzondo eta Preposiziodun hizkuntza da. Parametro honen arabera, talde handi bi ditugu munduko hizkuntzen artean.. Eta informazio horren arabera, hiru funtsezko datu enpiriko irizpidetzat hartzen dira unibertsalak azaltzeko, era honetan:

a) Preposizioak/Posposizioak erabiltzen dituzten hizkuntzen arteko bereizketa. Datuek erakusten dute hizkuntza batzuk preposiziodunak direla eta beste batzuk posposiziodunak (*Pr/Po.*) eta hizkuntza berean posibilitate biak ez direla ematen.

b) adierazpen esaldietan, subjektua eta objektua nominalak direnean, Subjektu, Aditz eta Objektu elementuen arteko ordena oso garrantzitsua da.

⁵ Siglen esangura: M =morfema (hiztegiakoa zein gramatikakoa); H = hitza; Ek = eransketarako elementuak; J = juntura edo nabari den lotura; S = sustraia; Et = eratorpenerako elementuak; Fl = flexio- elementuak; Au = aurrizkia; At = atzizkia; O = hitzen ordenan oinarritutako nexoa; N =nexo (edozein prozeduraren bidez lortutakoa); Fh = flexio hutsa; K = komunztadura-markak.

Datuek erakusten dute ematen diren ordena posibleak hauek direla: *A S O* (VSO, Greenberg-en terminologian), *S A O* (SVO) eta *S O A* (SOV). Datu hauetatik ateratzen du Greenberg-ek bere Lehen Unibertala, honela dioena: *Adierazpen esaldietan eta subjektua eta objektua nominalak direnean, nagusitzen den ordena, honako hau da behinik behin: subjektua objektua baino lehenago kokatuta daukana.*

c) Hirugarren irizpidea izenondoa eta izenaren arteko ordenari dagokio. Hemen, Greenberg-ek espezifikatzen du izenondo kalifikatiboaz ari dela, soilik. Ordena posibleak bi dira: *Izenondo-Izen* (A, Greenberg-entzat) eta *Izen-Izenondo* (N, Greenberg-entzat). Hizkuntza berean, posibilitate batek bestea baztertzen du.

Hiru irizpide hauen artean inplikazio-erlazioak ematen dira. Adibidez, *Po* hizkuntzak dira –eta ez *Pr.* hizkuntzak– SOV tipokoak eta *Pr-N* hizkuntzak dira, nagusiki SVO hizkuntzak.

Beste unibertsal batek dio genero gramatikala markatzeak inplikatzeko duela numero gramatikala ere markatzea eta honek ere zentzu bakarreko inplikazio mota dauka; izan ere, bistan dago numero gramatikala markatzeak ez duela inplikatzeko genero gramatikala markatzen denik: euskararen edo ingelesaren adibideek azaltzen dutenez. Ezin dut xehetasun gehiagotan sartu baina esan beha da Greenberg-en ekarpenak argi frogatu duela hizkuntzen propietate eta ezaugarriak ez direla ematen era aleatorio batean. Gehienetan multzoka ageri dira eta horregatik hizkuntzen tipoak bereizi ahal dira. Unibertsalei dagokionez, zerrenda luze aurkezten eta aztertzen du bigarren metodo honek: 45, alegia.

Lan honen ekarpenik handiena inplikazio-unibertsal nozioan datza, zalantza barik. Eta nozio honetaz, aipatu behar da Greenberg-ek aitortzen duela asko zor diola Pragako Eskolak landutako eta transmititutako *markatu/ez markatu* terminoen arteko oposizioari (delako *terme marqué/non marqué*, neutralizazio-nozioarekin lotutakoari). Adibidez, esaten denean ez dagoela hizkuntzarik “trial” numero duenik “dual” numeroa eduki barik eta “dual” numero duenik plural numeroa eduki barik inplikazio nozioak erabiltzen ari gara, zeren, trial” numeroak “dual” inplikatzeko du eta “dualak” plurala inplikatzeko du baina ez alderantziz. Bide batez, azken hauek markatuak dira eta “plurala” ez markatua (cf. honetaz, Greenberg, 1966: 9-13).

Hiru ataletan banatuta dago idazkia: 1 – *Oinarrizko ordenaren Tipologia*; 2 – *Sintaxia*; 3 – *Morfologia*, Fonologiaz arduratu barik. Baina ez da pentsatu behar maila horretan ez dagoela unibertsalik: (cf. Greenberg, 1966: 13-25. edo, beste askoren artean, Hockett, 1978 edo Soporta, 1978).

3.4. Gaurko egoera

Gaur egun, Hizkuntzalaritza Orokorraren zeregin garrantzitsuenetarikoa bat Tipologian dago, aplikazio mota nagusi bitan; alde batetik hizkuntzen sailkapena, zenbait parametroren arabera eta, bestetik, unibertsal motak lantzea eta azaltzea.

Lehenengo kasuan, deskripzioek azaldutako erregulartasunei esker, tipoak mugatzen dira. Unibertsalei dagokienez, ikerkuntza handia izan da eta da oraindino (cf. adibidez, Mairal –Gil, 2003). Bestalde, Tipologiak azaldu du hizkuntza-kategoriak ez direla beti dikotomikoak; pentsatzen den baino maizago eskalarrak dira eta egiaztapen honek aurrerakada handia suposatzen du teoriarako. Hori dela-eta, hizkuntzen sailkapena izan da proiektu sendo batzuen helburua. Adibidez, *European Science Foundation* Erakundeak aurrera eroandako EURO TYP Proiektua (1990-1996) Europako hizkuntzak sailkatzeko tipoen arabera eta maila denetan (morfologian, sintaxian, fonologian eta pragmatikan). Ezberdinak izan arren, Europako hizkuntzetako ezau-garri ugari errepikatzen direla maila denetan ikusi zen. Zehatzago esateko, azterketek azaldu dute hizkuntza denek kodatzen dutela datibo kategoria funtzio berbererako eta, gainera, kodatze horrek, kasu batzuetan, beste funtzioen bat adierazten duela (cf. Rotaetxe, 1998). Ez dago esan beharrik, Tipologia arduratzen dela hizkuntzen egituraz eta ez denboran zehar gertatutako antzekotasunez: tipologiaren ikasketa gehienak sinkronikoak dira-eta. Hau esanda gero, ikusi da tipo bereko hizkuntzak ez direla urrun egoten sailkapen genetikoari dagokionez.

Azkenez, esan behar da eremu geografiko konkretu batean, tipo desberdinetako hizkuntza bi ukipenean daudenean, bien arteko nahasketa ez dela izaten ondoriorik arruntena. Adibidez, euskara-espainiera/frantsesaren arteko ukipenean, lehenak tinko mantendu du bere egitura zeharo desberdina delako. Halako kasuetan, dialektalizazio fenomeno gertatu ordez, errezago jazoten dena da hizkuntza gutxituaren ordezkatzeko-prozesu motela. Gertaera posible horri aurre egiteko, hizkuntzen deskripzioa eta sailkapena ondo ezagutu behar dira.

Beraz, goiko lerrook azaltzen dute hizkuntzak sailkatzeko ahaleginak konstanteak izan direla hizkuntza-ideien historian. Abiapuntu eta helburu desberdinetan oinarrituta, sailkapen mota bakoitzak bere garaiko interesak azaldu ditu. Eta denek dute eragin bera, behar bada: hizkuntza-aniztasunaren misterioaren gainean izan dugun eta dugun harridura eta, noski, jakingura.

BIBLIOGRAFIA

- BIERWISCH, Manfred, 1979, *El estructuralismo – Historia, problemas y método*, Ed. a cargo de Gabriel Ferrater, Barcelona: Tusquets Editores
- CARO BAROJA, Julio, 1972, *Los vascos y la historia a través de Garibay*, San Sebastián: Txertoa. .
- CASTEX PIERRE et PAUL SURER, 1949, *Manuel des études littéraires françaises XVIIIè. siècle*, Hachette, Paris
- DERRIDA, Jacques, 1974, *De la Grammatologie*, Paris, Les Editions de Minuit.
- ECHENIQUE ELIZONDO, M^a Teresa, 2001, “La lengua vasca y el estudio de su historia”, *Hispanica Polonorum*, Chenstokova: 87-101.
- FEUILLET, Jack (ed.), 1998, *Actance et Valence dans les langues de l’Europe* (EUROTYP, 20-2, European Science Foundation), Berlin, New York: Mouton de Gruyter.
- GREENBERG, Joseph H., [1963] 1978, “Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements”, in J. Greenberg, 1978, ed.: 33-60.
- [1963] 1978, ed, *Universals of Language*, The M.I.T. Press: 33-60.
- [1966]1976, “Introduction: Marked and Unmarked Categories”, in Greenberg, J.H., [1966] 1976, ed.: 9-13.
- [1966] 1976, ed. *Language Universals*, The Hague, Paris: Mouton.
- HOCKETT, Charles F., 1978, “The problem of Universals in Language”, in Greenberg, J.H. [1963] 1978, ed.: 1- 29.
- VON HUMBOLDT, Wilhelm, 1949, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, Darmstadt; itzulp.: G.C. Buck eta F.A. Raven, *Linguistic variability and intellectual development*, Coral Gables, 1971.
- JAKOBSON, Roman, 1963, “Poétique”, in *Essais de linguistique générale*, Paris, Les Editions de Minuit: 209-249.
- JUARISTI, Jon, 1976, *Euskararen Ideologiak* (Karmele Rotaetxe Irakasleak zuzendutako Lizenziatura-Tesiaren Laburpena), Donostia: Kriselu.
- LAGARDE, André et Louis Michard, 1965, *Collection littéraire XVIIIè. siècle*, Paris: Bordas.
- LAW Vicent, 2003, *The History of Linguistics in Europe, From Plato to 1600*, Cambridge: Cambridge University Press.

- MAIRAL, Ricardo, Juana GIL (eds.), 2003, *En torno a los Universales lingüísticos* Madrid: Cambridge University Press.
- ROTAETXE, Karmele, 1977, *Estudio estructural del euskara de Ondarroa*, Durango: L. Zugaza.
- 1983, *Lingüística General* – Apuntes para la asignatura troncal de todas las Filologías, Fac. de Filología, UPV/EHU, Vitoria/Gasteiz, argit. barik.
- 1988, *Sociolingüística*, Madrid: Síntesis.
- 1993, “Tipología lingüística”, in *La Gran Enciclopedia del Mundo*, Apéndice 1993, Bilbao, Editorial Durvan.
- 1998, “Constructions triactanciellles et Datif”, in Feuillet J.(ed.): 391-456.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, 1976 *Essai sur l'origine des langues*, - Texte intégral reproduit d'après l'édition A. Belin de 1817, Paris: Bibliothèque du Graphe.
- SAPIR, Edward, 1921, *Language, An Introduction to the study of Speech*, Nuew York; itzulp.: S.M. Guillemin, *Le Langage*, 1970, Paris: Payot.
- SAPORTA, Sol, 1978, “Phoneme Distribution and Language Universals” in Greenberg, J.H. [1963] 1978, ed.; 61-72.
- STEINER, Georges, 1998, *Après Babel*, (traduction de L. Lotringer et P.- E. Dautat), Paris: Albin Michel.
- TOVAR, Antonio, 1977, “Comparaciones tipológicas del euskera”, *Euskera* XXII, : 449-476.
- 1980, *Mitología e Ideología sobre la lengua vasca*, Madrid: Alianza Editorial.